

A l'âge de onze ans, Abrico, qui avait de bonnes joues comme de douces pêches, dans le salon de ses parents attrapa soudain les deux seins de sa mère, les sortit de leur gousset, et s'excita de tout son corps avec une frénésie qui épata l'assemblée.

Il y avait là des notaires, des ouvriers, et même des commissaires de police : tout ce beau monde se mit à rire, lorgnant les tétons et les ébats.

- Bien ! bien ! fit un docteur en médecine, découvrant des choses cachées depuis la fondation du monde.

Cette sympathie refroidit les ardeurs d'Abrico. Il n'avait pas envie d'être admiré, publiquement félicité. Il remit sa culotte, et s'en alla.

Il pensait : est-ce anormal de ne pas souhaiter être vénéré, lorsqu'on caresse sa mère ?

*

A l'âge de quatre ans, Abrico, qui avait des yeux comme d'aimables myrtilles, était très amoureux de sa maîtresse de maternelle qui avait de très longs doigts de pied, l'été dans ses sandales.

Mais le jour d'hiver où elle lui demanda d'épeler son nom, quand il y parvint elle lui dit.

- Au fond, tu es une faute d'orthographe.

Abrico comprit que la vie lui réservait des surprises. Comme il se sentait très innocent, il ne fut plus amoureux de sa maîtresse, dont les doigts de pied étaient certainement trop longs, l'hiver, enfouis dans de grosses chaussures.

*

A l'âge de trente et un ans, Abrico, qui avait une langue aussi sucrée qu'une petite fraise sauvage, était devenu marchand de pizzas. Il rencontra dans la rue sa mère qui portait des gâteaux, il se précipita sur elle, découvrant de nouveau des mamelles que les années avaient froissées. Les gâteaux s'écrasèrent.

On appela la police. Quand le commissaire comprit que la violée était mère du violeur, on poussa de hauts cris qui retentirent jusque dans nos journaux.

Abrico s'excusa pour les gâteaux, mais fut condamné à un jour de prison ferme : il en conclut qu'il ne fallait pas vouloir faire l'amour avec de vieilles dames. Ce qui l'attrista. Pour elles.

Il épousa une jeune femme qui n'était pas sa mère, et se mit à fumer la pipe, attendant le crépuscule, c'est-à-dire la mort de celle qui l'avait fait naître.

*

A l'âge de dix-huit ans, Abrico, qui avait déjà des mains solides comme des bananes, accompagnait son père à la campagne, quand il vit un gros rat qui leur barrait la route. C'était un rat méchant, sans doute le chef d'une société de rats ennemis de l'homme : il montrait ses dents et voulait attaquer.

Sans penser à avoir peur, d'un coup de bâton sur le crâne, Abrico le tua net : il en fut tout surpris, et pensa après coup à avoir peur. Son père, qui était un homme maigre, au museau allongé, applaudit.

- Mais il ne faut pas tuer les bêtes, ajouta-t-il.

Le lendemain, Abrico, qui se promenait en ville, seul, croisa un humain qui avait l'air d'un rat méchant. Il lui barrait la route, montrait ses dents, ses poings, prêt à en découdre. Abrico, que la peur n'avait plus quitté depuis la veille, l'évita, le contourna.

Puis il remarqua son manque de courage. Mon père m'avait dit qu'il fallait éviter de tuer uniquement les animaux, pensait-il. Il revint sur ses pas.

On retrouva le surlendemain, dans une ruelle, le cadavre de son père. Mais on ne trouva pas le coupable.

*

A l'âge de cinquante ans, Abrico, qui avait le cou comme une grosse mangue juteuse, était devenu P.-D.G. d'une fabrique de gommes. Et voilà qu'il insulta Dieu, le traita de tous les noms, en plein conseil d'administration, au vu des mauvais résultats de l'exercice.

Ses mots furent terribles, à faire gronder le Ciel. Mais le Ciel ne gronda point. Les administrateurs ne se levèrent pas, outrés. Les anges ne se manifestèrent même pas, avec des épées de feu. Rien.

Choqué de ne point être puni pour ses insultes, Abrico chercha qui punir : fut licencié le directeur de cette fabrique de gommes, qui avait osé légitimer les pertes légitimes de l'entreprise.

Et puis, dans sa tête, Abrico licencia Dieu, qui n'avait pas osé répliquer à des provocations.

*

A l'âge de vingt-deux ans, Abrico, qui avait le cœur plein de vitamines comme un kiwi, voulut sauver son pays. Il s'imaginait déjà une figure légendaire, à cheval devant des armées acclamées. Des partisans le portèrent vers cette noble tâche, on défila derrière lui avec des torches et des flambeaux.

Au moment de livrer bataille, Abrico se demanda : quel est mon pays, quelles en sont ses frontières ? et contre qui dois-je me battre ? et de quoi, de quel péril, faut-il absolument le sauver ?

Il prit secrètement langue avec ceux qui se prétendaient ses ennemis, et l'on conclut une trêve. Ses partisans l'accusèrent de trahison, le bannirent, et cette accusation se développa, de village en village.

Il pensa : je suis célèbre, c'est ce que je voulais. Et, de plus, je sais maintenant où est mon pays : c'est là où l'on dit que je suis un traître.

*

A l'âge de quarante-sept ans, Abrico, qui avait les poumons aussi ensoleillés qu'une tomate, eut une maîtresse attirée. Elle ressemblait à sa maîtresse d'école, autrefois, celle aux longs doigts de pied visibles l'été. Il lui demanda :

- Suis-je une faute d'orthographe ?

- Non, répondit-elle étourdiment, mais je t'aime.

Il la quitta. Sa femme légitime, elle, au moins, savait qu'il était fautif. Il revint au foyer.

Abandonnée et amoureuse, l'ex-maîtresse se suicida un jour de pluie. Sous le soleil de l'enterrement, Abrico s'inclina devant les parents :

- Sa fin est une conséquence dont je suis la cause, leur dit-il. C'est sans doute la première fois que vous voyez clairement une cause vivante, et qui se déclare en tant que telle. Mais qui est la Cause qui fait que je suis la cause d'une conséquence ? ajouta-t-il.

La famille, ne comprenant rien à ces propos, sourit, et embrassa le phraseur. Qui pensa : il faut toujours dire la vérité, et plus elle est difficile à saisir, plus on vous admire.

*

A l'âge de trente-neuf ans, Abrico, qui avait l'âme russe et romantique comme un concombre, eut la douleur de perdre sa mère. Il pensait : ma vie délirante se déroule comme un puzzle dont les pièces ne coïncident pas. Pour supporter sa douleur, il but un coup de trop, et eut envie de pisser dès la sortie de l'église.

Au cimetière, ce fut intolérable. Il y avait foule, les discours n'en finissaient plus. Quand le prêtre secoua son goupillon, Abrico n'y tint plus, et en catimini alla trouver un gardien qui rôdait :

- Y a-t-il des toilettes quelque part ?

Étonné, le gardien répondit que non. Le caveau de famille étant un monument très haut avec beaucoup d'anges, Abrico, se croyant à l'abri des regards, se soulagea entre deux ailes de pierre.

- Ah ! je le savais ! vous la détestiez !

Surpris par ce docteur en médecine qui l'avait approuvé, autrefois, quand il sautait sur sa mère, le fils se reboutonna, répliqua :

- Je la pleure de tout mon corps.

*

A l'âge de vingt-six ans, Abrico, qui avait l'âme andalouse et passionnée comme une grenade, fut ébloui par un chanteur de flamenco, tard dans la nuit. L'homme, râblé et gominé, lançait des cris sublimes.

- D'où vous vient cet art ? lui demanda Abrico.

- C'est parce que ma femme me trompe à tire-larigot.

Afin que cet homme conserve son génie, Abrico chercha la femme en question, la trouva. Elle était plus laide qu'un cul de singe, mais il devint son amant. L'art du cocu grandit, on l'acclama dans le monde entier, il fut riche. Abrico le détestait autant qu'il détestait son épouse, qu'il continuait à honorer.

Mais un jour, il quitta sa maîtresse, n'en pouvant plus de labourer ce derrière vilain. Le mari ne sut plus chanter, on l'oublia. Maintenant je l'aime, ce pauvre type, se disait Abrico. Je n'allais pas continuer à l'aider toute ma vie, on ne peut pas se sacrifier éternellement à la culture.

*

A l'âge de trois ans, Abrico, qui avait les lèvres gourmandes comme des quartiers d'orange, fut surpris, par sa mère et son père, en train d'avalier goulûment des monceaux de confitures déposées en pots. Avant même d'écouter les réprimandes de ses parents, il dit, la bouche encore pleine de ce festin :

- Ah ! heureusement que vous arrivez, car, imaginez-vous ! ces confitures me poursuivaient, me forçaient à les manger ! et j'étais obligé d'obéir, d'avalier, moi ! et j'allais éclater, horreur !

Pour punir les coupables, on enferma les pots pleins en de sombres armoires, bouclées à double tour dans un coin secret, des oubliettes du grenier.

Abrico, pour faire bonne figure, vomit. Et pensa : il faut mentir, sinon il n'y aurait pas de morale.

*

A l'âge de soixante-neuf ans, Abrico, qui avait le ventre replet comme une poire mûre, possédait la totalité des abattoirs de son pays.

Il était si riche qu'un beau jour il décida de ne plus rien gagner, et de ne plus vendre ses chères viandes. Si bien que la ville connut la famine.

Et le peuple, furieux, vint le supplier d'en finir avec ses caprices. Devant tous, Abrico mit à cuire d'énormes morceaux de bœuf sur des braises crépitantes, et les mangea à lui tout seul, disant :

- Je me goinfre, tandis que vos estomacs, vides, grondent. Détestez-moi, au lieu de me supplier.

Il mangea tant qu'il mourut.

A son enterrement, dans la grande cathédrale rococo du quartier de Barraclameda, le peuple se prosternait devant son cercueil, disant :

- Honneur à lui, qui nous a appris à nous révolter.

Imbéciles, songeait le cadavre d'Abrico.
Ah ! comment me faire haïr et être juste ? se demandait-il.

*

A l'âge de quarante-quatre ans, Abrico, qui avait les mains aussi calleuses qu'une noix de coco, était clochard, sans domicile fixe.

Alors qu'il s'abritait de la pluie, sous un porche, une jolie dame des beaux quartiers, avec un joli parapluie, lui offrit six sous.

- Rembarque tes dons, femme comblée, grogna-t-il, rejetant les sous : t'ai-je réclamé quelque chose ? Au nom de quelle morale me fais-tu la charité ? A cette morale, je préfère ma dignité. Jamais je ne mendierai.

La jolie clame s'enfuyant dans ses jolis souliers crottés, vint à passer, sous cette pluie, un ouvrier des bas quartiers, traînant son gosse et triste dans ses chaussures qui prenaient l'eau.

- La charité, Monseigneur, mendia Abrico qui tendait la paume de ses pauvres mains.

Il pensait : si les riches me donnent aujourd'hui, devrai-je donner quand je serai de nouveau riche ?

*

A l'âge de cinquante-sept ans, Abrico, qui était aussi convivial qu'un melon, se présenta pour rigoler aux élections de son pays. Les votes étant secrets et personne ne s'étant concerté, tout le monde pour rigoler vota pour lui, chacun croyant être seul à commettre cette bourde.

A la surprise générale, il fut élu président de la République. Dans la consternation générale, Abrico fit donc un discours au balcon du palais des présidents.

- Vous êtes irresponsables, fit-il. Voter pour moi, qui n'ai pas de programme et conduirai votre pays à la ruine : quelle absurdité ! Puisque c'est ainsi, je supprime les élections, les députés, les parlements, je deviens votre dictateur à vie, et ma vie sera longue.

On dut faire appel à l'armée, qui rétablit la démocratie. Ouf ! se dit Abrico.

Il vota, comme tout le monde, pour le plus idiot des nouveaux candidats à la présidence, et pensa : tout cela fait désordre, comme ma vie.

*

A l'âge de treize ans, Abrico, qui avait la tête aussi amère qu'un citron, rencontra au cours de sa promenade un gamin de son âge qui se noyait dans le lac.

Sans réfléchir, il plongea, le sauva.

- Merci ! merci ! lui répéta le sauvé mouillé. Toute ma vie je me souviendrai de vous, et ma reconnaissance sera éternelle, je vous baise la main.

- Sot ! lui répliqua Abrico. Mon père et ma mère m'ont enseigné qu'entre frères humains il faut s'entraider, je n'ai fait que mon devoir, tu as tort de me remercier, j'ai donc eu tort de te repêcher.

Et il le repoussa dans le lac, où il se renoya. Abrico regarda les bulles, poursuivant son chemin.

*

A l'âge de quatre-vingt dix ans, Abrico, qui avait la peau comme une banane pelée, ressuscita. Il sortit de son cercueil et s'en alla vers la ville. En chemin il rencontra un vieillard borgne, qui en plus avait une jambe en bois, qui en plus avait la lèpre, qui en plus n'avait plus de dents, et qui en plus souriait.

- N'es-tu point l'enfant que j'avais rejeté dans le lac, autrefois ? lui demanda Abrico.

- Oui, répondit l'horrible vieillard, mais j'ai réussi à m'en sortir, à me dénoyer, et je suis devenu savant, je soigne les cancers et les dépressions.

- Eh bien, fit Abrico en se grattant les os : j'avais raison de vouloir te supprimer. Et il continua son chemin, en pensant : combien de vies ai-je déjà vécues ? Et ce n'est pas fini !